

L'IMPORTANCE DE L'ENSEIGNEMENT DE LA MUSIQUE DANS L'ÉDUCATION

par

M^{me} Édith CANAT de CHIZY,

Déléguée de l'Académie des beaux-arts

J'ai eu la chance de naître dans une famille de mélomanes avertis et enthousiastes où l'on pratiquait la musique depuis des générations. Dans ce milieu, le statut de musicien « amateur » était pleinement vécu et tout naturellement assumé. Par contre, celui de musicien « professionnel » n'était pas envisageable. J'ai ainsi grandi dans l'écoute de la musique : tout d'abord le piano de mes sœurs, puis les grands concerts symphoniques de Lyon, où mes parents m'emmenèrent très jeune. Je garde de cette époque le souvenir inoubliable de ma première expérience de musique de chambre. Sachant à peine jouer du violon, on me fit déchiffrer la Marche funèbre du quintette de Schumann : j'avais huit ans, et cette musique est restée gravée dans ma mémoire.

Par la suite, comme j'étais passée du statut d'« amateur » à celui de « professionnel » malgré l'opposition paternelle (ce qui ne fut pas chose facile), l'enseignement prit une place importante dans ma carrière, parallèlement à mes activités de compositeur avec l'enseignement du violon, puis la direction d'un conservatoire, enfin actuellement l'enseignement de la composition au C.N.R. de Paris.

Mon goût pour ces activités pédagogiques s'est très certainement enraciné dans cette approche essentiellement sensorielle de la musique qui a marqué mon enfance et que j'ai voulu faire partager aux élèves qui m'ont été confiés.

Car il y a dans l'enseignement musical en France un divorce entre le savoir et la pratique, entre jouer d'un instrument et savoir jouer d'un instrument. Aristote avait déjà noté ce rapport paradoxal et se demandait « comment on pouvait apprendre à jouer de la cithare puisque pour apprendre à jouer de la cithare, il faut jouer de la cithare et que, si l'on joue de la cithare, c'est que l'on sait déjà jouer de la cithare ». Cercle vicieux d'où l'on ne peut sortir que par le courage de faire sans savoir déjà faire (ce qui a été mon cas dans cette expérience du quintette de Schumann), tout comme celui qui a appris à nager en équilibre sur un tabouret doit inéluctablement avoir le courage de se jeter à l'eau...

Courage, mais aussi confiance en ses propres capacités d'expérimenter, et surtout désir : c'est le désir qui pousse un enfant à expérimenter beaucoup plus qu'il ne peut, comme cette petite Palestinienne de Ramallah qui a supplié Daniel Barenboïm de lui trouver un professeur : elle voulait jouer du violon. Barenboïm lui a permis d'apprendre : deux ans après, elle jouait dans un orchestre avant d'entrer dans celui du Divan.

Ce désir de faire de la musique ne peut venir que d'une expérience première et fondatrice : l'écoute d'un concert, la rencontre d'un musicien, la séduction d'un instrument. Comme le dit ce petit Israélien de onze ans, né à Nazareth, qui a découvert la musique à la télévision : « J'ai commencé tout seul, personne ne m'a poussé. J'avais cinq ans et je me suis dit : je veux étudier le violon. » Il fait, lui aussi, partie de l'Orchestre du Divan dont il est le plus jeune musicien.

Tous ceux qui se penchent sur la nécessité d'améliorer l'enseignement musical en France s'accordent à insister sur le développement de la pratique musicale, que ce soit celle du chant choral ou celle des pratiques d'ensemble. C'est donc aussi à partir d'initiatives et de réalisations concrètes que nous pourrons mettre en évidence l'incidence de la pratique de la musique sur l'éducation des jeunes.

Prenons d'abord l'exemple de cette expérience des orchestres à l'école lancée par Jean-Claude Decalone et menée depuis six ans au collège des Explorateurs de Cergy-Pontoise, en classe de 3^e. L'idée de Jean-Claude Decalone était simple : constituer des orchestres à l'école, des orchestres qui forment les enfants aux instruments de musique. Les instruments sont prêtés pendant trois ans (ce sont pour la plupart des instruments à vent). Les élèves choisissent de participer à l'expérience à raison de trois heures de musique par semaine, qui leur apportent les bases de l'alphabet musical et de la technique.

Une centaine de classes d'orchestre ont été ainsi lancées en France. Le 19 janvier 2008, la Maison de Radio-France a accueilli la première Rencontre nationale des orchestres à l'école. Il faut savoir que seulement 2 % des enfants en France ont accès à la pratique instrumentale à l'école.

Voici les témoignages recueillis, ceux des élèves d'abord, où le mot « plaisir » domine : le plaisir de jouer, le plaisir de jouer ensemble, le plaisir du concert. Cette expérience leur apporte une bonne image d'eux-mêmes, leur apprend à écouter les autres, leur donne tout simplement l'amour de la musique.

Le témoignage des professeurs insiste sur le fait que les élèves changent : ils font d'énormes progrès dans d'autres domaines, notamment dans celui de la

rapidité de la lecture (en lien direct avec la rapidité requise pour suivre sa partition).

Ils s'investissent davantage, leur attention et leur concentration sont plus développées. Il n'y a plus de problème de discipline dans ces classes, ni de violence. Il faut dire au passage que l'expérience de l'orchestre est de ce point de vue radicale : le chahut y est absolument impossible.

Autre exemple, celui-ci dans le domaine de la pratique du chant choral : la création dans les quartiers nord de Bondy, en Seine-Saint-Denis, d'une annexe de la Maîtrise de Radio-France dirigée par Morgan Jourdain. À l'origine de ce projet, il y avait Toni Ramon, que je connaissais bien, chef de la Maîtrise de Radio-France depuis 1998, qui est mort d'un cancer à 41 ans le 3 septembre 2007 : l'école flambant neuve « Olympe de Gouges » ouvrit le 19 septembre avec le premier groupe d'enfants, quinze jours après sa disparition.

Sélectionnés parmi 135 volontaires, 23 élèves de CE1 furent retenus, 8 garçons et 15 filles de 7 et 8 ans, d'une douzaine d'origines différentes. Les critères de cette sélection sont prioritairement l'envie de chanter (dont Morgan Jourdain veut qu'elle devienne un besoin physique, avant de penser à la discipline du travail musical), les capacités d'attention et de mémorisation, ainsi qu'une certaine prestance.

À terme, soit à la rentrée 2010, cette maîtrise sera riche de 60 élèves répartis sur quatre niveaux, du CE1 au CM2. Ces enfants reçoivent sur le temps scolaire une formation musicale, des cours de chant choral, de technique vocale et de piano à raison de 7 à 8 h par semaine.

Les témoignages des professeurs sont là aussi éloquents : ils sont éblouis par le développement des capacités de mémorisation des enfants. Une Sri-lankaise arrivée en 2006 en France était en échec scolaire, n'étant pas francophone, et devait être maintenue en CP. Son institutrice déclare : « Elle a appris la syntaxe en chantant. Même si elle a encore un déficit de vocabulaire, ce n'est plus une élève en difficulté. »

Nous allons aborder maintenant un autre aspect de la puissante influence que peut avoir la pratique de la musique sur l'avenir des jeunes : je veux parler de deux exemples aussi émouvants que magnifiques, celui de « l'Orchestre des jeunes du Venezuela » appelé aussi « Orchestre philharmonique Simon Bolivar », et celui de l'orchestre du Divan, fondé par Daniel Barenboïm, auquel j'ai fait allusion tout à l'heure. Je dois ajouter que j'ai regardé avec grand intérêt pratiquement tous les reportages télévisés récemment diffusés concernant les sujets ici traités. C'est pourquoi je peux en parler en pleine connaissance, avec une grande émotion.

« L'Orchestre des jeunes du Venezuela » a été fondé en 1975 par José Antonio Abreu, qui eut l'idée d'apprendre la musique aux enfants des rues pour les sauver de la misère. Dans les bidonvilles de Caracas, un tiers de la population vit dans l'extrême pauvreté et les enfants grandissent dans un environnement dominé par la violence, la drogue et l'absence de perspective d'avenir. Au Venezuela, 30 % de la population a moins de 15 ans.

Cet orchestre est aujourd'hui devenu la « Fondation d'État pour le système national d'orchestre pour les enfants et les jeunes du Venezuela ». Grâce à cette initiative, le Venezuela dispose d'un incroyable réseau musical : environ 120 orchestres de jeunes, 60 orchestres d'enfants et plusieurs chorales, réunissant plus de 110000 membres. Les instruments sont prêtés, l'enseignement est gratuit et dispensé à raison de 2 ou 3 h par semaine.

En 1998, l'UNESCO a nommé les jeunes membres de l'orchestre « ambassadeurs et artistes de la paix, porteurs d'un important message d'espoir ». En 2001, José Antonio Abreu a reçu la récompense du « Right Livelihood » pour sa volonté d'imposer la musique classique comme facteur de progrès social. En recevant son prix à Stockholm, il a déclaré : « Un orchestre est bien plus qu'une structure artistique. Pour les musiciens, il s'agit de collaboration, de discipline commune et d'une expérience de vie en communauté. Ces enfants ne feront jamais la guerre. »

L'Orchestre philharmonique Simon Bolivar, au sommet de cette formidable pyramide, fait maintenant des tournées mondiales. Il s'est tout dernièrement produit à Salzbourg, le 22 septembre dernier, sous la direction d'un jeune chef de 27 ans, formé par José Antonio Abreu, Gustavo Dudamel. Ce dernier a été à 25 ans nommé chef principal de l'orchestre de Göteborg en Suède et récemment choisi pour diriger l'Orchestre philharmonique de Los Angeles. « La musique a changé ma vie » dit-il. « Lorsque je regarde ce que sont devenus les garçons de mon âge, je constate que beaucoup ont sombré dans la drogue et le crime. Mais pas ceux qui faisaient de la musique. »

Le projet de l'Orchestre du Divan occidental-oriental, fondé par Daniel Barenboïm avec son ami l'écrivain palestinien Edward Saïd, est né en 1999 à Weimar et porte le nom d'un texte de Goethe inspiré par la culture arabe. Il est formé d'Israéliens, de Palestiniens (venus d'Israël, des territoires occupés et de l'étranger), de Libanais, de Syriens, de Jordaniens, de Turcs, d'Iraniens ainsi que d'Égyptiens, en tout 120 jeunes âgés de 11 à 28 ans.

Depuis 2002, l'orchestre réside chaque été à Séville, en Espagne, qui a connu sept siècles de vie pacifique entre juifs et musulmans. Le gouvernement andalou a créé en 2004 la Fondation Barenboïm-Saïd qui permet entre autres d'accorder des bourses aux musiciens pour qu'ils poursuivent leurs études.

En 2005, Daniel Barenboïm a réussi à faire jouer cet orchestre à Ramallah en Cisjordanie. Voici ce qu'il en dit : « Le voyage à Ramallah a mis l'orchestre à rude épreuve. Certains jeunes n'étaient jamais allés en Palestine. En outre, la loi israélienne interdit aux Israéliens d'entrer en territoire palestinien. La Syrie et le Liban interdisent à leurs ressortissants de traverser le territoire israélien, ce qui est impensable pour parvenir à Ramallah. En fin de compte, la décision d'aller à Ramallah touchait au cœur du conflit israélo-palestinien ». Des passeports diplomatiques furent enfin donnés à tous les musiciens. Une jeune Israélienne, à l'issue du concert, témoignait : « Je ne pensais pas qu'on y arriverait, je ne pensais pas que c'était si...facile... »

Daniel Barenboïm refuse de dire de l'Orchestre du Divan qu'il est un orchestre pour la paix. « Au contraire, dit-il, nous essayons de vivre avec nos dissemblances, en acceptant la légitimité du point de vue de l'autre. Bon nombre des membres de l'Orchestre du Divan découvrent la douleur du récit de l'autre partie, pour la première fois, à l'occasion du stage. C'est un choc qui oblige à penser. La musique nous enseigne qu'il n'existe rien qui ne contienne son parallèle ou son contraire. Même si elle est incapable de régler le moindre problème, elle peut nous apprendre à réfléchir. C'est une école de vie ».

Comme le disait encore Aristote, « rien n'est plus puissant que les rythmes et les chants de la musique pour imiter aussi réellement que possible la colère, la bonté, le courage, la sagesse même, et tous les sentiments opposés à ceux-là ». La musique désamorçait la violence : « Si je n'avais pas rencontré la musique à l'âge de 17 ans, j'aurais pu être une bombe suicide » confesse Ramzi, Palestinien, musicien de l'orchestre.

L'Orchestre du Divan s'est produit salle Pleyel le 25 août dernier. Daniel Barenboïm a quitté la scène en lançant cet appel : « Aidez-nous... »

« Nous ne pouvons qu'atténuer la haine » disait le violoncelliste catalan Pablo Casals, exilé à Prades durant la guerre d'Espagne et qui s'est dépensé sans compter auprès des réfugiés espagnols. « Nous ne pouvons qu'atténuer la haine »... Cette expérience n'amènera pas la paix mais peut ouvrir une troisième voie, celle qui consiste à apprendre à vivre en respectant la légitimité de l'autre. Puissent ces jeunes musiciens apporter au monde d'aujourd'hui de nouvelles ouvertures : « La musique éveille le temps ». Tel est le titre du livre que Daniel Barenboïm vient de publier.